

LA VIERGE MARIE

DANS LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE DE L'ARMÉNIE

PAR LE
PÈRE JEAN MÉCÉRIAN S. J.

Au moyen âge il y eut chez le peuple arménien une renaissance littéraire et artistique qui a suivi de près le relèvement politique et la prospérité économique des régions qu'il habitait.

Cette renaissance, commencée au dixième siècle dans le cœur du pays, interrompue pour un temps par l'invasion seldjoucide, reprit avec un élan nouveau sur deux fronts à la fois, mais en marge plutôt que dans le centre du pays. Ce fut au Nord-Est de l'Arménie, sur les marches frontières transcaucasiennes sous l'égide de la Géorgie, et, au Sud-Ouest du pays, en Cilicie arménisée, sous l'impulsion de dynastes émigrés et au contact des Byzantins et des Francs.

Dans la pléiade des écrivains illustres de l'époque je retiens deux noms, ceux de deux docteurs dont la plume a exprimé sur la Vierge Marie, Mère du Verbe incarné, les sentiments les plus véhéments et les plus tendres unis à une exacte doctrine théologique. Ce sont deux saints, Grégoire de Narek et Nersès de Lampron, dont je voudrais présenter la pensée aux lecteurs de notre revue, à l'occasion de l'*année mariale*; et pour rendre plus palpable la portée du témoignage de ces deux serviteurs de Marie, je dirai d'abord quelques mots sur la vie de chacun d'eux.

CHAPITRE PREMIER

SAINT GRÉGOIRE DE NAREK

I. — L'HOMME



Extrait d'un ms. arm.

Cet homme, surnommé le *Pindare arménien*, a résumé et réalisé en sa personne l'idéal ascético-mystique et poético-littéraire de la nation arménienne. Et pourtant nous ne savons rien de sûr ni sur la date de sa naissance, ni sur celle de sa mort. La Diaspora arménienne a célébré naguère le millénaire de sa naissance, en s'appuyant sur des dates traditionnelles qui se sont avérées inexactes. Grégoire a dû naître au plus tôt en

940 et au plus tard en 949; la première limite est suggérée par des considérations d'âge, tandis que la seconde s'appuie sur une donnée historique: le père de notre futur saint, lui-même homme docte et influent, est déjà mentionné comme évêque en l'an 950. Quant à la mort de notre saint, elle a dû avoir lieu entre les années 1009 et 1011. Tout jeune privé de mère, Grégoire fut confié, ainsi que son frère aîné Jean, aux soins de l'abbé du monastère de Narek situé sur un mamelon au Sud du lac de Van; à une faible distance au Nord du monastère s'étalait donc un splendide panorama vers les rives, les eaux et les îles de ce beau lac situé à 1650 mètres d'altitude.

L'abbé du monastère était proche parent des deux jeunes disciples à lui confiés. Il comptait, tout comme

leur père et d'autres membres de la famille, parmi les lettrés et les spirituels de l'époque. D'ailleurs c'était la première étape de la renaissance arménienne. Dans les deux royaumes arméniens reconstitués sous la suzeraineté du Califat abbasside en déliquescence, dans la province du Schirak (au Nord du Mont Ararat) comme dans le Vaspourakan (autour du lac de Van), on réparait les monastères anciens, on en bâtissait de nouveaux; des moines arméniens refluèrent des territoires byzantins vers leur patrie en voie de renaissance; ils apportaient avec eux, avec l'amour des études, le goût des lettres grecques remis en honneur dans les territoires de l'empire. L'influence byzantine fut particulièrement sensible au monastère de Narek par l'adoption de la doctrine chalcédonienne sur les deux natures de Jésus Christ et par un goût marqué pour l'étude de la langue grecque.

C'est dans un tel milieu que grandit et vécut notre moine Grégoire. Il fut chargé à son tour de la formation intellectuelle et spirituelle de ses jeunes confrères. Sa sainteté était universellement reconnue au dehors et à l'intérieur du monastère. Mais son prestige et son zèle de réformateur, plus encore sa communion de foi à l'Église byzantine et par là même à l'Église universelle, — dont la Byzantine n'était pas encore séparée malgré le schisme passager de Photius —, excitèrent la jalousie de quelques confrères. Il fut dénoncé aux évêques et aux princes comme *dzayth*. Si l'étymologie de ce mot reste incertaine, le sens en est clair; Grégoire était traité d'hérétique.

Les traditions populaires racontent de gracieuses légendes pour montrer comment ses détracteurs furent confondus. Qu'il me suffise de mentionner la cantilène composée quelque 300 ou 400 ans plus tard par le troubadour Hovhannès de Telgouran. Après avoir rapporté une résurrection opérée par le saint accusé, la cantilène continue comme suit:

*La renommée de ce miracle de Grégoire arriva jusqu'à Sis :
« Il est un docteur au village de Narek qui ressuscite les
[morts]. »*

*Trois archimandrites, tous trois de la ville de Sis,
Se mirent en route pour aller voir ce saint docteur.*

*Ils le rencontrèrent sur la montagne où il faisait paître ses
[moutons,*

*Il était un peu myope ; les trois hommes se regardent et se -
[mettent à rire.*

*Grégoire avait l'âme sainte, il saisit leur pensée intime ;
« Seigneurs, dit-il, excusez-moi, je suis le disciple du Docteur ».*

*Sept loups étaient assis au sommet de la montagne et lorg-
[naient les moutons ;*

Il appela les loups et leur ordonna de garder les moutons.

*Il prit les bâtons des archimandrites et ils se dirigèrent vers
[sa cellule.*

Il saisit trois pigeons — c'était un mercredi, jour maigre —,

Il les prépara et rôtit et les mit devant ses hôtes ;

« Allons, mes bons hôtes, goûtons à ce bon plat ».

Les trois se regardèrent et se posèrent le doigt sur les lèvres ;

*« Seigneur, excuse-nous, aujourd'hui c'est mercredi, jour
[maigre]. »*

*— « Mangez, mes bons hôtes, ou donnez-leur l'ordre de
[s'envoler]. »*

Les trois archimandrites restèrent stupéfaits à ces mots. . .

Grégoire s'avança, invoqua le Dieu vivant,

Etendit sa droite et toucha les oiseaux.

*Les pigeons ouvrirent leurs ailes et voltigèrent sept fois sur
[la tête du Docteur ;*

Le saint Docteur les bénit, et ils allèrent rejoindre leur essaim.

*Les trois archimandrites tombèrent aux pieds du saint Doc-
[teur ;*

« Tu mérites bien, lui dirent-ils, les éloges que mille bouches
[faisaient de toi ;
« Nous irons porter la nouvelle au patriarche de Sis ;
« Ce qu'on dit de toi est donc bien vrai : tu ressuscites les
[morts ».

Ne regardons pas de près à l'anachronisme commis par cette cantilène : vers l'an 1000, époque de Grégoire de Narek, il n'y avait pas encore de patriarche à Sis, future capitale du futur royaume de la Cilicie arménienne. Mais admirons-y la naïve grâce du François d'Assise de l'Arménie, apparu environ deux siècles et demi avant celui de l'Italie (1182-1226).

Tel se montre bien à nous le moine arménien Grégoire dans quelques *Hymnes*, *Panégryriques* et dans son *Commentaire du Cantique des Cantiques*. Mais il n'est pas que cela, précisément dans son ouvrage principal qu'est son *Livre d'Elégies* ; il s'y présente plutôt comme un condamné qui, en se cramponnant de toutes ses forces à quelque planche de salut, refuserait d'entrer dans l'Enfer de Dante. Cette planche de salut est, après la miséricorde sans bornes du Christ Rédempteur, la très sainte Vierge Marie, sa mère, dont une Hymne et un Panégryrique chantent avec ravissement l'excellence et la beauté. D'ailleurs l'*Hymne* et le *Panégryrique* sont tout embaumés du parfum du *Cantique des Cantiques*.

On sait par les mémoriaux ajoutés à ses œuvres que son commentaire sur ce dernier ouvrage est une œuvre de jeunesse à laquelle ont dû succéder ses Hymnes. Nous savons d'autre part que son Panégryrique de Marie a précédé de quelque vingt ans son livre d'Elégies composé à son tour vers la fin de sa vie. Le contenu et le ton même des morceaux que je vais présenter semblent bien correspondre à l'évolution psychologique de la forte personnalité de notre saint moine.

II. — L'HYMNE DE LA THÉOPHANIE

Les Hymnes de saint Grégoire de Narek sont de courts poèmes d'allégresse juvénile et candide, retrouvant à travers le courant optimiste des Pères Grecs, spécialement des Pères Cappadociens, qu'il semble avoir beaucoup fréquentés, la saveur des plus antiques chants nationaux des bardes d'Arménie. Quel amour de la nature chez ce mystique et avec quelle fraîcheur il la décrit ! La nature constitue pour lui un tout vivant, doué d'un sublime symbolisme. Elle est la lyre de Dieu ; vraiment pour lui *les cieux chantent sa gloire*. Mais la lyre par excellence est le cœur de l'homme pour qui tout a été fait. Et sa lyre à lui, le jeune moine Grégoire sait qu'elle ne vibre qu'au toucher de Dieu, du Christ et de sa Mère toute vierge. Cela transparait magnifiquement dans son chef d'œuvre parmi ses Hymnes qu'est *son poème sur la Nativité du Sauveur et sur l'Épiphanie*. L'ancien rituel arménien associe ces deux fêtes le même jour (6 Janvier) avec le souvenir du Baptême du Christ : c'est la triple *Théophanie*, comme disent les Saints Pères. Dans ces mystères, dans lesquels le Fils et sa Mère Vierge sont intimement unis, la pensée de notre poète se développe en quatre étapes.

Le poète commence par décrire l'hymen de la nature au printemps, quand la rosée se dépose sur les feuilles des arbustes et que le soleil, descendant sur les gouttelettes, les fait scintiller. Ainsi a fait le Fils de Dieu, lumière de gloire, soleil d'amour, qui par amour est descendu dans le sein de Marie la Vierge, s'unissant à elle dans cet ineffable mystère.

Quelle est donc celle qui fut choisie pour un tel mystère ? Le poète la décrit, la Vierge choisie, sans en oublier ni les yeux, ni les tresses de cheveux autour de ses joues, ni les lèvres et les seins, ni la tunique et la ceinture, ni la légère et gracieuse démarche. Tout cela est dit avec un réalisme candide qui risquerait de nous

étonner, si saint Paul ne nous en avait déjà prévenu : *Omnia munda mundis*, tout est pur aux purs. Notre poète lui-même confirme le dire de l'Apôtre, car, au lieu de terminer logiquement cette seconde étape de sa pensée par quelque mot ardent sur la Vierge idéale qu'il vient de décrire, il remonte d'un coup d'aile à la source même d'où découle cette beauté, en disant :

A ce Roi, à ce Sauveur nouveau-né,

A celui qui t'a couronnée, gloire éternelle!

Maintenant qu'il a uni dans la même sublime destinée le Fils et sa Mère, Grégoire va de l'avant avec audace; il décrit Marie devenue Epouse céleste, puisque Mère, par les mots mêmes du Cantique des Cantiques, auxquels il recourt pareillement de suite après, pour décrire le Roi né à Bethléem, visité par les bergers et adoré par les mages, Christ béni de tous dans les siècles des siècles.

En présence de *la bonne nouvelle* de ce grand mystère qui s'est révélé, du mystère de la splendeur du Père se manifestant à travers une essence née de la chair et de l'argile, notre poète ne tient plus: il annonce *la bonne nouvelle*, en répétant toujours le même mot, à tous les êtres associés au mystère de la Théophanie. *A Marie tout d'abord, Mère du Seigneur, bienheureuse, semblable aux séraphins, siège des chérubins, suprême clarté proche de la Trinité, astre de lumière évoluant dans les hauteurs; mille et mille êtres scintillent et brillent dans ton faisceau lumineux; (mais) menu et discret sentier, tu conduis vers la voie de l'Inconnu. Bonne nouvelle à toi, Mère du Seigneur, Vierge Marie, temple du Verbe.*

Le cœur du poète déborde à présent, il crie la «bonne nouvelle» tour à tour à la maison d'Adam dont la malédiction fut levée en ce jour; aux patriarches, aux prophètes, à Bethléem. Ici, visuel et émotif à la fois, Grégoire passe de suite à la nature matérielle: *Bonne nouvelle aux fleurs qui souriantes éclosent sur les arbres et qui*

avec leurs belles couleurs annoncent les fruits agréables à la vue, doux au goûter ; bonne nouvelle aux bouquets serrés, qui répandent un parfum réjouissant ; la pointe de leurs roses s'ouvre gracieuse, leurs pétales s'étendent radieuses au milieu de la verdure de leurs feuilles drues. Jean le Précurseur, qui avec sa mère a embrassé et adoré le Christ, est lui-même saisi d'émotion et, comme un enfant, court et confie la bonne nouvelle aux sources mêmes des multiples courants d'eau, qui, bruissants et souriants, tantôt en filets à travers les méandres du sable, mais bientôt grossis par leurs mélanges, se précipitent vers le Jourdain à travers monts et vaux.

Dès lors bonne nouvelle au Jourdain et au Précurseur qui crie dans le désert. Jean se la répète à lui-même la bonne nouvelle que ses mains vont baptiser le Seigneur et redit son invitation aux noces du Saint Epoux. Encore *bonne nouvelle au Jourdain dont les eaux réchauffées dans leur course à travers les rochers brûlants de l'Hermon et du Sanir fendent profondément la mer elle-même dans leur chute, mais se retournent aussitôt pour voir le Christ au baptême. Bonne nouvelle à l'univers ; aux fils des hommes, formés d'argile, qui virent aujourd'hui l'Esprit sous la forme d'une colombe. Bonne nouvelle, car aujourd'hui s'est révélé le mystère de la Sainte Trinité. Chantons toujours : «le Christ est béni éternellement».*

Tout cela est dit avec une tendresse ravissante et dans un langage fort bien adapté : on dirait une délicieuse musique où pensées, sentiments et expression s'allient merveilleusement.

III. — PANÉGYRIQUE DE LA THÉOTOKOS

Le Panégyrique consacré à Marie par saint Grégoire de Narek est aussi un poème, mais un grand poème jailli d'une poitrine au souffle puissant. La doctrine de l'Incarnation y est approfondie sous ses divers aspects et cela n'est que le fondement, l'occasion pour exalter et chanter l'exceptionnelle dignité et la magnifique beauté de la Vierge Marie, Mère de ce Verbe Incarné. Ici en-

core tout cela est dit avec une tendre piété dans un style sublime soutenu.

Il me semble reconnaître dans la marche du panégyrique une certaine ressemblance avec le poème grec qu'est l'*Hymne Acathiste*, si célèbre dans toutes les églises de rite byzantin. Je crois voir dans les deux pièces un procédé analogue de composition, de développement de la pensée et même la répétition du même mot: *Réjouis-toi*. Une brève analyse du Panégyrique, avec quelques allusions à l'Hymne byzantine, prouvera suffisamment, me semble-t-il, cette assertion que je me permets d'avancer. Cela confirmera du reste mon opinion sur la pénétration de l'influence byzantine dans la région du Vaspourakan et sur la connaissance de la langue grecque chez saint Grégoire de Narek. Nous devons seulement avoir présent devant les yeux le fait que l'Hymne Acathiste est, malgré sa longueur, une suite de strophes, donc *en vers*, destinées à être chantées et même chantées debout, tandis que le travail de Grégoire est un panégyrique, à savoir un long discours de circonstance *en prose*, quoique souvent en prose rythmée, avec des membres de phrases monorimes, imitant le procédé dès lors en vigueur dans les milieux persans et arabes; d'ailleurs notre écrivain accentuera son imitation vers la fin de sa vie et donnera à ce procédé un tour personnel qui sera la marque distinctive de son style dans son *Livre d'Elégies*.



Dans un exorde solennel et quelque peu contourné, notre panégyriste avance que la Vierge Marie, Mère de Dieu, mérite les louanges les plus exceptionnelles, mais que c'est là chose fort malaisée que n'osent entreprendre même les chœurs angéliques comme Elle le mérite. Marie, en effet, *a contenu sous son toit fait de terre Celui qui est inaccessible aux êtres de feu ; Elle a enveloppé par les liens palpables de son corps Celui qui est indicible aux séraphins ;*

Elle, de ses mamelles, a allaité Celui qui nourrit les chœurs des anges. Quel chant peut donc être assez digne pour bénir et honorer le réceptacle de l'Invisible et le salon du Magnifique, le tabernacle du Seigneur et le pavillon de la Divinité, la coupe du banquet incorruptible, le sanctuaire de la pureté et l'autel de la chasteté, le prototype de la virginité et le modèle de la béatitude, le foyer indissoluble de l'Époux intemporel et la demeure où se complait la Divinité incréée. Mais puisque la Terre fut associée au Ciel pour porter le Dieu-Sauveur, chœurs célestes et chœurs terrestres, formons ensemble un seul chœur et chantons en délire.

Le reste du Panégyrique, à savoir tout le corps du discours, est en fait un chant adressé directement à la Vierge-Mère du Dieu Incarné, ayant environ 24 paragraphes d'inégale longueur. Six de ces paragraphes commencent par le mot: *Réjouis-toi*, et tous commencent ou se terminent par l'épithète fondamentale de Marie: *Mère de Dieu, Mère du Seigneur, Mère de Jésus, Mère du Christ*. Ne peut-on pas voir dans les particularités que je viens de signaler quelque indice de la connaissance de la part de notre panégyriste de l'Hymne Acathiste qui se compose aussi de 24 strophes, dont les strophes impaires se terminent toutes par une litanie de treize vers, treize *ἤξις*, *Ave, Salut*, et mieux en arabe: *افرحي* le treizième vers de la litanie étant toujours le même: *ἤξις: ἡ ὑμῶν ἡ ἀντίδοτος*, *Ave Sponsa innupta*, *افرحي يا عروسة لا عروس*



Ici je suis embarrassé pour résumer cet épithalame de la Vierge exhaussée à la Maternité du Fils de Dieu, des épousailles du Verbe divin avec la nature humaine, avec Marie elle-même dans les chastes entrailles de cette Vierge prédestinée, et de tout ce qui, de cette union, a découlé des plus intimes et des plus touchantes relations entre la Mère et son Enfant qui est le Dieu-Sauveur. La piété et la tendresse dont déborde le dis-

cours du moine arménien de l'an mille fusionnent si spontanément avec la profondeur doctrinale et l'inspiration poétique que l'on serait tenté d'en reculer la composition deux ou trois siècles plus tard, vers les âges d'un Saint Bernard de Clairvaux, d'un Saint François d'Assise ou d'un séraphique Saint Bonaventure. J'y glane quelques fragments entre des centaines; comme ils sont intraduisibles!

Après avoir rappelé que le Fils de Dieu devenu homme s'est approprié le trône de David son père, — dont la maison est l'univers et sa ville, la terre entière — et que par l'œuvre de la croix Il a rétabli le temple primitif détruit en Adam, le panégyriste continue:

«Or, Toi seule; Madone bénie, Sainte Théotokos, Tu fus apte à recevoir et à distribuer tant et de si grands bienfaits et, par ta chaste virginité, Tu fus l'encensoir de l'Etre suprême. Car, comme une mixture d'oliban, de myrrhe, d'acacia et de fins parfums, attisée au feu de la pureté, Tu offris à l'odorat divin et à l'agrément du Père la fumée toute odoriférante de la sainteté, Toi, qui es, ô Sainte Mère de Dieu, pure dans ta vie, pleine de bonté, établie dans la mansuétude, parfaite en vertu et ruisselante de douceur.

«Réjouis-toi, ô Marie, d'un élan total, heureuse entre les femmes, Toi qui, de ton sein virginal et inviolé, as engendré le Verbe, racine de bénédiction contre les maux de la malédiction, fils de joie du Père Adam: C'est pourquoi nous, bénis en ton Fils Sauveur du monde, nous Te rendons grâces et nous Te proclamons bienheureuse, ô Sainte Théotokos!

«Toi, en ce bas monde, Tu as allaité et nourri de ton lait maternel le fils véritable du Père de lumière; Toi, Tu as enveloppé et gardé avec soin comme sous des ailes Celui qui contient tout. Le cours de ta vie présente, Tu l'as dirigé suivant la voie



مولد العذراء مريم - (القرن الرابع عشر)
(مشفق نوفل وروود)

de la vie lumineuse (de l'au delà) ; et, à la ressemblance d'un oiseau dans les airs, Tu t'envolas de cette vie passagère ; et, au milieu des chœurs des anges, Tu te manifestas comme tenant la Divinité. Sur un nuage de lumière et honoré par eux Tu fis ton ascension, et créature faite de terre, Tu reposas au milieu des chœurs des chérubins ; par toutes les ravissantes beautés du Paradis, Tu fus reconnue Etoile du matin, et, sous une nature humaine palpable, Tu fus cachée dans le mystère de la grâce ineffable.

Le panégyriste continue ses élévations en approfondissant, toujours du même accent poétique, le mystère inénarrable et inimaginable de l'Incarnation, et partant de la Rédemption, dans lequel le Fils et la Mère sont associés si intimement et si gracieusement.

IV. — LA PRIÈRE DU DÉSESPÉRÉ

Saint Grégoire de Narek a aussi composé vers la fin de sa vie, comme nous l'avons dit, un *Livre d'Elégies* ; nous l'appellerions plutôt un *Livre d'Elévations*, connu jusqu'à nos jours sous le nom de *Narek* tout court, du nom du couvent où notre Saint fut moine et maître de novices. Ce livre a été vénéré jusqu'au début du XXème siècle, pendant que le peuple arménien vivait dans sa patrie ancestrale, à l'égal des Évangiles, pour ne pas dire plus. On le plaçait au chevet des malades ; on en lisait certains chapitres sur les infirmes, les moribonds, sur les gens atteints d'insomnie, et aussi sur les champs de culture pour les préserver contre les fléaux.

La teneur générale de ce Livre d'Elégies, l'accent tout spécial qui donne un cachet propre à ces élévations sont tellement différents de la fraîcheur et de l'optimisme révélés par les écrits analysés jusqu'ici que l'on est tenté d'en attribuer la paternité à un auteur différent. Malgré cette difficulté et celle que présentent les colophons (mé-

moriaux) des divers ouvrages, nous reconnaissons à tous pour père Grégoire de Narek, sans nous attarder ici à étayer notre point de vue.

Les quatre-vingt quinze pièces ou prières dont se compose cet ouvrage sont déroutantes au premier abord et difficiles à saisir. En des périodes tumultueuses, dans un langage rythmé et même souvent rimbé, comme nous l'avons dit à propos du Panégyrique, les mêmes pensées, les mêmes sentiments se répètent sous des formules nouvelles; plutôt ils dévalent devant nous comme un torrent, en des images, en des tableaux d'un saisissant réalisme. Ces Élégies sont le dialogue d'une âme exceptionnelle avec son Maître et Seigneur Dieu, avec qui elle a un procès à débâtre, le procès de la vie ou de la mort éternelle, dont la sentence irrévocable est prononcée pour chaque personne, donc aussi pour Grégoire, non seulement au grand jour du jugement dernier, mais encore à l'instant de la mort individuelle.

Grégoire sait cela et il sait de plus, au point d'en être obsédé, que lui-même est à la fois corps et âme, que le péché comme Satan le tentateur sont des réalités qui mettent constamment en danger sa vie éternelle, plutôt son union amoureuse avec Dieu pour toujours.

Que faire donc? Se décourager et désespérer? N'y a-t-il point un motif d'espoir? — Si, répond Grégoire, puisque l'accusateur n'est autre que le juge lui-même et que ce juge, le Christ Sauveur, est toute bonté, toute miséricorde. N'a-t-il pas pardonné à Salomon, à Manasseh, à Pierre...? Pourquoi ne pardonnerait-il pas également à lui Grégoire? D'ailleurs pourquoi menace-t-Il, si ce n'est par miséricorde et par amour, afin d'empêcher la défaillance? Dès lors lui Grégoire espérera en la miséricorde de Dieu, plutôt il montera plus haut, à l'exemple des plus grands saints, jusqu'à la charité parfaite, non point par crainte de l'enfer, mais par amour pour son Créateur et Seigneur, non point par désir du don qui l'attend, mais par amour du donateur

lui-même qu'il supplie avec un accent déchirant de le garder uni à Lui.

C'est lors d'une des plus fortes crises de frayeur et de désespoir, disons mieux d'amour ardent, que Grégoire, pourtant si innocent, si saint, « ange revêtu de corps », comme dira de lui Saint Nersès de Lampron, poussera vers la Vierge toute sainte, mère de son juge, les cris que voici d'une si poignante et si confiante supplication. C'est l'élévation 80ème que je reproduis tout entière. J'en emprunte la traduction rythmée à un ouvrage encore inédit préparé par un jeune père jésuite arménien, le P. Isaac Kéchichian, qui a traduit en français toutes les prières du Narek et de ses traductions a imprimé la présente prière à la Vierge (80ème) ainsi qu'une prière au Christ (la 41ème), dans la revue *Proche-Orient Chrétien*, 1953.



I.

*A présent, devant tant de motifs de-désespoir,
et de durs brisements de cœur,
devant la rigueur terrible des colères divines,
l'esprit plongé dans une extrême désolation,
c'est toi que je supplie, Sainte Mère de Dieu.
Ange issu des hommes,
Chérubin revêtu d'une chair visible,
Reine du ciel,
limpide comme l'air,
pure comme la lumière,
immaculée telle une fidèle image de l'Etoile du matin
au plus haut point de son essor.
O plus sacrée que la Demeure impénétrable du Saint des Saints,
Lieu de l'heureuse Promesse,*

vivant Eden,

*Arbre de la Vie immortelle, gardé de tous côtés
par l'épée flamboyante.*

*Toi qui as été fortifiée et protégée par le Père Très-Haut,
préparée et consacrée par l'Esprit qui s'est reposé sur toi,
embellie par le Fils qui a habité en toi et qui t'a rendue son
tabernacle :*

*Le Fils unique du Père est devenu ton Premier-né :
ton Fils par la naissance et ton Seigneur par la création.
Avec ta pureté sans souillure et sans tache, tu es bonne ;
avec ta sainteté immaculée, tu es une Avocate tutélaire.
Reçois de moi qui t'acclame cette prière de supplication,
Présente-la, offre-la (à Dieu) en y joignant mon ancien Discours
dans lequel je faisais l'éloge de tes grandeurs,
dans les prières que je t'adressais (1).*

*Entrelace, unis en elle mes soupirs amers de pécheur
avec tes demandes bienheureuses et au parfum d'encens,
ô Plante de vie du Fruit de bénédiction,
afin que par toi toujours secouru et comblé de tes bienfaits,
ayant trouvé refuge et lumière auprès de ta sainte Maternité,
je vive pour le Christ, ton Fils et Seigneur.*

2.

*Assiste-moi par les ailes de tes prières,
ô toi qu'on proclame Mère des vivants,
afin que, à ma sortie de cette vallée terrestre,
je puisse sans tourment marcher vers la demeure de vie,
qui nous a été préparée,*

(1) Allusion au Panégyrique de la Théotokos que nous avons présenté dans les pages précédentes.

*pour que soit rendue légère la fin d'une vie,
alourdie par mon iniquité.*

*Change pour moi en fête d'allégresse mon jour d'angoisse,
Guérisseuse des douleurs d'Eve!*

Sois mon Avocate, demande, supplie :

car comme je crois à ta pureté indicible,

voici que je crois aussi au bon accueil qui est fait à ta parole.

De tes larmes aide-moi, moi qui suis dans le péril,

ô toi, Bénie entre les femmes.

Fléchis le genou pour obtenir ma réconciliation,

ô toi, Mère de Dieu.

Aie souci de moi qui suis malheureux,

ô Tabernacle du Très-Haut.

Tends-moi la main dans ma chute, ô Temple céleste.

Glorifie ton Fils en toi :

qu'Il daigne opérer divinement en moi

le miracle du pardon et de la miséricorde,

Servante et Mère de Dieu :

que ton honneur soit exalté par moi,

et que mon salut se manifeste par toi!

3.

*(Il en sera ainsi) si tu réussis à me retrouver, ô Mère du
Seigneur ;*

si tu as pitié de moi, ô Sainte ;

si dans ma perdition tu me recouvres, — ô Immaculée ;

si dans ma frayeur tu m'accueilles, ô Bienheureuse ;

*si, dans la honte où je suis, tu me fais approcher, ô Toute-
Gracieuse ;*

*si, coupé que je suis de tout espoir, pour moi tu intercèdes,
Vierge toujours sainte ;*

si de l'exil tu me fais rentrer dans la Famille, ô toi que
Dieu a exaltée ;
si à mon égard tu montres la compassion, toi qui romps les
liens de la malédiction ;
si dans mon agitation tu me tranquillises, ô Repos ;
si le trouble de mes émotions, tu le changes (en paix), ô
Pacifcatrice ;
si de mon égarement tu me donnes le moyen de revenir, ô
Louée ;
si pour ma défense tu entres en lice, toi qui fais reculer la
mort ;
si mes amertumes, tu les adoucis, ô Suavité ;
si tu abolis la distance qui me sépare (de Dieu), ô Ré-
conciliation ;
si mes impuretés, tu les enlèves, ô toi qui foules aux pieds
la corruption ;
si, livré que je suis à la mort, tu me délivres, ô Vivante
Lumière ;
si la voix de mes sanglots, d'un seul coup tu l'arrêtes, ô
Allégresse ;
si, alors que je suis terrassé, tu me redonnes de la vigueur,
ô Remède de vie ;
si dans ma ruine tu jettes un regard sur moi, ô Pleine de
l'Esprit ;
si avec miséricorde tu viens à ma rencontre, toi qui en legs
(nous) fut donnée.
O toi qui n'es bénie que par les lèvres immaculées des
bouches bienheureuses,
voici qu'une seule goutte de ton lait virginal,
tombée en pluie sur mon âme,
me redonne force et vie,

*Mère du très-haut Seigneur Jésus, Créateur du ciel et de
la terre entière,
que, d'une manière indicible tu as enfanté avec toute son
humanité et toute sa divinité,
Lui qui est glorifié avec le Père et l'Esprit-Saint
en son Essence et en notre nature qu'Il s'est unie d'une
manière inscrutable,
Lui qui est tout et en toutes choses,
Un de la Trinité ;
à Lui gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.*

CHAPITRE SECOND

SAINT NERSÈS DE LAMPRON



Extrait d'un ms. arm.

A l'inverse de saint Grégoire de Narek, saint Nersès de Lampron, autre docteur médiéval, est un homme d'action, mais non moins dévot à la Vierge Marie et non moins tendrement éloquent, comme en témoigne le Pannégryque prononcé par lui un jour de fête de l'Assomption.

Nersès fut certes un homme d'action, à l'égal de saint Bernard, son contemporain occidental. Prêtre à seize ans, supérieur de cou-

vent et archevêque de Tarse à vingt trois ans, Nersès passa une grande partie de sa

vie «à cheval», comme l'a dit un récent essayiste. Il fut occupé en pourparlers ecclésiastiques et diplomatiques, — autre trait de ressemblance avec saint Bernard —, avec les Byzantins, les Francs, les Syriens et ses propres compatriotes. Il était toujours sur la brèche pour les prédications et les œuvres charitables. Mais cet homme était aussi, de nouveau comme l'abbé de Clairvaux, tiraillé par un désir intense de solitude, d'étude, de prière et de contemplation, auxquelles il se livrait durant tout le temps que lui laissaient ses travaux apostoliques, plus exactement durant les intervalles considérables qu'il dérobaient à son temps de sommeil et de nourriture. Dès lors usé avant le temps par ses veilles, ses mortifications, les voyages et non moins encore, par les soucis, les contradictions et les déceptions, cet homme extraordinaire mourut à l'âge de quarante cinq ans le 14 juillet 1198.

Une anecdote doit être rapportée ici qui explique l'exorde de son panégyrique et la tendresse de son accent. Né en 1153 (nous avons tout récemment fêté le VII^{ème} centenaire de sa naissance) dans le château de Lampron (au flanc du Taurus qui domine à l'Ouest la plaine de Tarse en Cilicie), fils d'un des plus puissants seigneurs arméniens émigré du Caucase et engagé au service de l'empire byzantin, le jeune Nersès avait été précédé deux ans plus tôt au berceau de famille par un enfant mâle. Aussi lui, avait-il été voué par ses parents au service de Dieu dès avant sa naissance. L'enfant vint au monde, «mais d'un visage si beau, nous dit son biographe contemporain, que ses parents violèrent leur vœu. Il ne faut pas, se dirent-ils, priver cette beauté si remarquable des jouissances du monde. Qu'il reste dans l'héritage de sa principauté paternelle. Si Dieu nous accorde un autre fils, nous l'offrirons à Dieu à sa place».

Mais c'est ce fils que Dieu avait choisi pour son service. Aussi, une maladie mystérieuse survenue bientôt mit-elle la vie de l'enfant en grave danger. C'est quasi

mourant qu'il fut pris par sa mère dans ses bras et porté d'urgence à l'autel de Marie dans le monastère voisin de Skévra, apanage du château de Lampron. Dès qu'il fut offert à Dieu pour la seconde fois et pour de bon, l'enfant rouvrit les yeux. Il guérit, il grandit et devint saint Nersès de Lampron, archevêque arménien de Tarse, « nouveau saint Paul » au dire de ses contemporains, le réformateur du clergé, le promoteur de l'unité religieuse des Églises chrétiennes et le ferme appui de l'État arménien renaissant en Cilicie.

Aussi, bien des années plus tard, dès les premiers mots de son panégyrique, l'archevêque de Tarse se considérera-t-il *comme un cep de vigne planté par Marie au milieu des multiples rameaux du saint temple établi par Dieu*, et, aussitôt saisi par le souvenir de sa miraculeuse guérison, continuera-t-il en une prose rythmée et rimée, à la manière de Grégoire de Narek envers qui il avait une grande vénération :

A l'exemple de Samuel je suis offert

Et voué par mes parents à la Mère de Dieu.

Portant encore tablier, ndurri au service du temple,

A sa voix éveillé en ce jour,

Je suis en cette fête envoyé comme un messager.

Restez donc près de moi, vous, peuple de Dieu, qui aimez
[cette fête,

Et attentifs soyez aux pensées, qui, en ce grand jour,

Jaillissent du cœur d'un serviteur propre et familier

De la très sainte et très bénie Vierge.

Et si dans mes dires quelque chose déplaît à votre sagesse,

Qu'à l'indulgence de votre volonté il soit livré,

Et qu'à l'accent de vérité de ma voix il soit examiné.

Aussi mon cœur, endurci comme une pierre,

Frappé par l'éclat de cette belle journée,

Laissera-t-il jaillir les étincelles qu'inspire son amour.

Tel est le préambule du discours prononcé par saint Nersès en l'honneur de Marie. Le titre même qu'il porte dans les manuscrits mérite d'être relevé : *Panegyrique en l'honneur de l'Assomption de la très bénie Mère de Dieu, prononcé par Nersès, à Elle consacré par la promesse de ses parents*. Les manuscrits semblent avoir conservé le titre donné par Nersès lui-même à son discours et justifié par son préambule. Le reste du discours, sans autre exorde, est en fait une vie de Marie, commencée à l'annonce même de sa divine maternité, lors de l'incarnation du Fils de Dieu dans son sein virginal, jusqu'au jour de sa glorieuse assomption. Notre panégyriste suit l'ordre chronologique des récits évangéliques et traditionnels, mais il a une manière à lui de présenter les faits : c'est un récit vivant d'un bout à l'autre, plus exactement *un mystère médiéval*, où les diverses anecdotes de la vie de Marie deviennent de ravissants tableaux introduits en discours indirect et qui se continuent en touchants dialogues entre la Vierge-Mère et les divers personnages de la scène en question. C'est dans cent petits détails des tableaux et dans maintes expressions des dialogues que se manifestent les vastes connaissances, la tendre piété et le talent oratoire de notre panégyriste. Je vais parcourir rapidement le discours, en y glanant quelques passages, sans pouvoir montrer les dialogues sous leur véritable relief de crainte de faire de trop longues citations.



L'orateur, doublé d'un théologien averti qu'est l'archevêque de Tarse, va d'emblée, de suite après son préambule, au point fondamental qui établit l'éminente dignité de Marie et requiert toutes les faveurs exceptionnelles qui lui furent accordées. C'est le fait de l'incarnation du Verbe dans son sein, comme nous l'avons déjà dit. Aussi est-ce par le tableau de l'Annonciation que Nersès commence son « mystère ». Le Verbe divin

est le créateur de la matière; mais à présent la matière à Lui offerte pour son incarnation, *est préparée et disposée par la Vierge inviolée, le champ non foulé. Elle, pures entrailles, vase plein de candeur, grappe de bénédiction, jardin fermé, fontaine scellée, tige fleurie de Jessé, Elle a fourni à la Sagesse divine de la matière pour bâtir le temple de son corps; Elle a procuré le mélange indicible de la nature sensible; d'Elle nous apprîmes le feu devenu terre, le Verbe devenu corps, la lumière unie aux ténèbres, Dieu fait homme...*

Le panégyriste énumère tous les contrastes réalisés dans le *Dieu fait homme pour sauver l'homme* et, en habile rhétoricien, confirme son exposé par les paroles du messager envoyé par Dieu lui-même, en exaltant la grandeur de Celui qui sera aussi Fils de Marie, pour amorcer de la sorte la question ingénue de jeune fille: *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?* Nersès y répond en continuant à sa façon la réponse de l'ange nourrie des réminiscences bibliques:

Cela se fera, ô colombe candide, comme le rocher se fendit sans que l'homme intervînt, afin de te servir d'antétype. Cela se fera, ô chaste tourterelle, comme la tige fleurit pour te servir de modèle. Cela se fera, ô sainteté cachée, comme la toison se remplit de rosée, emblème de ta conception. Tu engendreras sans connaître d'homme, afin qu'Isaïe n'ait point menti dans ses prévisions...

Alors la Vierge Marie dilata ses desirs,

Et reçut en Elle le rayon parti du Haut des cieux;

Elle fit de son sein l'abri de l'essence ineffable,

Et le lieu où s'unirent les deux natures.

Le Verbe de Dieu s'unit à un corps de matière,

Et devint un homme créé à la manière d'Adam.

O grand mystère décrété dans les hauteurs,

Et l'œuvre admirable accomplie ici-bas sur terre :

Une Vierge devient Mère de l'Emmanuel.

Et la nature devient la source d'où transparait le Rayon du
[Père.

Voici que Nersès chante et commente cet ineffable mystère par la bouche d'Elizabeth « la vieille », — de la Vierge-Mère dont l'âme glorifie le Seigneur —, et par le rappel des emblèmes bibliques et des événements survenus en Judée. Alors Marie comprend toute la portée des paroles de l'ange et l'étonnante réalité accomplie dans son sein; et de suite après qu'Elle a enfanté,

De ses lèvres Elle baise le Dieu fait homme,

Et de ses mains Elle le caresse,

Et de sa bouche Elle lui parle :

— Emmanuel, Dieu fait chair, qui naquis de moi ta servante,

Permits-moi de presser mes mamelles,

Et de t'allaiter Toi qui nourris l'univers.

Marie amène l'Enfant au temple avec deux pigeons et les offre comme holocauste en retour de son fils. Après avoir écouté les paroles du vieillard Siméon paraphrasé par le panégyriste, Marie lui demande: *Comment savez-vous cela?* Siméon lui répond: *O Marie, il m'est impossible de vous montrer à vous sa mère l'honneur du Fils né de vous, car peut-être par crainte renonceriez-vous à l'élever et à l'allaiter, en vous rappelant la crainte des séraphins; mais sachez qu'il est votre Fils et qu'il rétablit la nature humaine dans sa gloire primitive et renverse le démon...* A la prophétie de Siméon qui prédit le glaive de douleur perçant son cœur, longuement paraphrasée en discours direct adressée à Elle, Marie se reconnaît humblement gardienne des grands mystères, obéit à l'ange et met en sécurité la vie de l'Enfant-en-prenant la fuite pour l'Egypte. Nersès sait la légende que les idoles y tombent de leurs socles à l'arrivée des hôtes de Judée.

Après le pèlerinage à Jérusalem, quand l'Enfant-Jésus fut retrouvé au temple, l'entretien de Marie avec son Fils est touchant. Marie prend Jésus dans ses bras et l'embrasse en pleurant de joie; les gens de sa parenté qui l'accompagnaient font de même.

« Cher fils, comment as-tu agi de cette sorte avec nous? Pour te cacher nous nous sommes enfuis en Egypte; pour mettre ta vie en sécurité, nous avons quitté notre propre patrie et nous avons émigré à Nazareth. Je frémis encore au souvenir du massacre des enfants de Bethléem. Cher fils, comment t'es-tu éloigné de nous? Dans l'angoisse nous te cherchions, car Archélaus a succédé à son père Hérode et il est aussi rempli de jalousie que lui. Cher fils, nous souffrions et nous te cherchions, car ces scribes et ces pharisiens avec qui tu parles furent bouleversés à ta naissance et ont appris à Hérode, en devinant grâce aux prophètes, comment te tuer. A présent tu m'es rendu d'entre les morts, échappé, cher fils, aux dents des bêtes. Viens, allons à Nazareth, car je crains que quelqu'un d'entre les princes, jaloux, ne te fasse de mal ».—Ayant entendu ces paroles, Jésus obéissant suivit ses parents à Nazareth et là, douce et affable, sa Mère conservait tout dans son cœur et s'adonnait aux soins de son Dieu en toute humilité.



Cette vie cachée de Marie à Nazareth ne pouvait échapper aux effusions du contemplatif que fut Nersès de Lampron. Quelle grandeur que celle de Marie! Car, si les séraphins sont appelés saints et le sont par le fait qu'ils servent *en serviteurs* et les chérubins sont appelés et sont *une effusion de la sagesse* par le fait que Dieu est en eux, quel rang plus élevé et de notre part quels honneurs plus grands ne mérite-t-elle pas, Marie, cette Mère de Dieu? Le Cantique des Cantiques fournit à notre pané-

gyriste les épithètes et les métaphores pour exalter Marie; ce sont réminiscences plutôt que citations—tant notre saint a ruminé ce *vade-mecum* des contemplatifs —, qui jaillissent agencées spontanément et expriment ses pensées.

Soixante sont les reines, sans compter tout le reste ; unique est ma colombe, ma parfaite, unique est la mère choisie pour sa naissance. Les jeunes filles l'ont vue, les reines l'ont proclamée bienheureuse et les concubines l'ont louée. En effet sur terre parmi les âmes éprises de Dieu, et au ciel parmi les anges sans nombre des sept chœurs en service, unique est la très bénie Vierge Mère de Dieu, comme est unique le soleil brillant au milieu de la foule des étoiles, arrivée par la grâce au degré suprême de la sainteté. Unique est la mère choisie (par Dieu) pour la naissance de son unique engendré ; car, comme unique est son Fils premier-né parmi ses nombreux frères, unique est aussi sa Mère parfaite au degré suprême au milieu des âmes élues. Les filles de la Jérusalem céleste la virent et la déclarèrent bienheureuse à la vue de l'Essence inaccessible devenue le fruit de ses entrailles ; mais encore les reines de toutes les églises ouvrent leurs bouches aujourd'hui et la bénissent et la louent sur tous les points de la terre. Car Elle fut l'Orient du Soleil de justice, le champ du germe de la vie, le cep de la coupe d'immortalité, l'arbre du fruit béni, le réceptacle de la nature indicible, la terre où la lumière se revêtit (d'humanité), le tabernacle dont Dieu devint l'hôte, la mère qui engendra l'Emmanuel et à qui obéit celui-ci. Car, comme le Père, à cause de son obéissance jusqu'à la mort, l'a élevé au-dessus de tout nom et lui accorda d'être adoré et glorifié par tous ; et le Christ ne s'est pas honoré lui-même, mais il a accepté l'honneur que lui donnait le Père en lui disant : « Asseyez-vous à ma droite » ; de même fit sa Mère vierge : Elle mit

en avant son Fils pour faire son premier miracle dans le monde, en obéissant à Celle qui lui avait donné le jour...».

Notre panégyriste commente finement le récit évangélique des noces de Cana, afin de mieux prouver la grandeur de Celle, de sa mère, sur les ordres de qui le Christ Jésus avait fait son premier miracle. Ensuite Marie suivait son Fils partout sur les lieux de son apostolat et le soignait tendrement, tandis que Jésus l'honorait toujours et lui obéissait. Ainsi en fut-il jusqu'aux jours de la Passion.



L'épisode de la Passion devait sans doute inspirer à l'auteur du «mystère» que nous présentons un accent plein de tendresse, mais combien plus dignement, à l'exemple des pleureuses, ou plutôt de la femme qui principalement porte le deuil lors des funérailles d'une personne. Marie commémore divers épisodes où le Christ semait les bienfaits et quelles avanies au contraire ne reçoit-il pas à présent.

«Qu'est-elle devenue ton annonce, ô ange Gabriel, car, voici qu'à la place du roi David, c'est mon fils que je vois couronné d'épines ; à la place du trône de David, c'est une croix qui est là avec mon fils innocent pendu, et je deviens folle à cet affreux spectacle...».

«Mon Fils Jésus, pour quel péché de ta mère vierge es-tu ainsi puni, Toi mon unique ? Quelle dette paies-tu ainsi étendu sur le bois, Toi mon premier né ? Vierge je t'ai engendré et avec un juste gagne-pain je t'ai nourri. Mon Fils, Tu as besoin d'une goutte d'eau et Tu cries de soif et moi je ne puis Te rafraîchir moi qui T'ai porté durant neuf mois et T'ai allaité durant trois années...».

Jésus confie sa mère à Jean jusqu'au jour où Il l'amènera auprès de Lui et Il rend le dernier soupir.

Que dire de la douleur de cette mère exceptionnelle dont le Fils mis à mort est aussi exceptionnellement innocent? Marie le reçut dans ses bras, approcha de ses lèvres le visage de Jésus et, en y déposant un baiser, y versa un torrent de larmes et continua à lui parler tendrement.

On enterre Jésus; Marie continue ses lamentations autour du tombeau malgré sa peur des Juifs, la jalousie des prêtres et l'épée des soldats. Elle reste là, près du tombeau en compagnie des saintes femmes et se lamentait avec elles *« comme on se lamente sur les grenadiers massacrés dans les champs, comme on se lamente sur un très cher premier-né »* (suivant la prophétie de Zacharie). Ainsi firent-elles du vendredi soir jusqu'à l'aube du dimanche matin, quand soudain la terre trembla, les rochers se fendirent, les anges se mirent à voler autour du tombeau, rassurèrent les saintes femmes et dirent à Marie:

« O Vierge Marie, la rose aux feuilles rouges a fleuri de manière à ne plus se faner ; éclore de joie elle s'est épanouie de manière à ne plus mourir ; le voici mûri le fruit béni de votre grappe de bénédiction. Ne craignez point, mais réjouissez-vous. Jésus que vous cherchez est ressuscité ; la place est vide et voici le linceul ».

Les saintes femmes courent annoncer la nouvelle aux disciples; mais Marie n'est pas satisfaite; elle s'asseyait près du tombeau et dit aux anges:

« Quelle consolation est-ce là pour moi que l'annonce de la résurrection, dès lors que je ne vois pas le ressuscité? Je désire voir ressuscité et avec allégresse embrasser celui que, mort, j'eus reçu dans mes bras et en pleurant je mis au tombeau. Tant que je n'aurai pas vu mon fils, bien que ressuscité, il est encore comme un mort à mes yeux ».

Marie se détourne un instant des anges et c'est à Jésus absent qu'elle adresse la parole. Puis, tandis qu'elle

reprend son dialogue avec les anges, elle les voit tout d'un coup, saisis de frayeur, se mettre debout ; pensant que la cause en est l'arrivée inopportune de quelque méchant juif, elle se retourne et voit le Christ lui-même, mais sans le reconnaître. « *Femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous ?* » C'est l'apparition de Jésus à Marie Madeleine sous la forme du jardinier qui est tout simplement transposée par notre panégyriste et appliquée à la mère du Sauveur, sans même en prévenir ses auditeurs, ce qui nous étonne quelque peu (1). La réponse de Marie la Vierge-Mère est formulée en conséquence : *O Jardinier, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-le moi, pour que je le reprenne ; il était mon unique fils et je n'ai point d'autre fils pour me consoler ; pourrai-je peut-être me consoler quelque peu avec son corps de défunt* ».

Jésus se fait reconnaître et le dialogue continue à présent entre le Fils et sa Mère avec la transposition requise de la scène évangélique. Au bout de cet intime entretien le Christ donne à Marie l'intelligence du mystère de sa divinité, de son incarnation et de son règne à la droite du Père dans les cieux.



Marie se rend auprès des apôtres. Finalement, au bout de quarante jours, Jésus ressuscité, en s'entretenant avec sa mère et ses disciples, les conduit à Béthanie en passant par Gethsémani ; après avoir consolé sa mère

(1) Grand lecteur et avide d'ouvrages exégétiques, Nersès de Lampron a certainement dû lire le commentaire de S. Ephrem sur le Diatessaron de Tatien, très anciennement traduit en arménien, chez qui se trouve une exégèse pareille (Venise, texte arménien, 1836, p. 145 sqq.). Mais tout le contexte de Nersès dénote aussi chez lui la connaissance des commentaires des Pères grecs avec toutes leurs variantes, dont M. Ciro Giannelli vient de faire une si suggestive recension dans la *Revue des Etudes Byzantines*, XI, 1953, (Mélanges Martin Jugie), pp. 106-119 : *Témoignages patristiques grecs en faveur d'une apparition du Christ ressuscité à la Vierge Marie*.

une dernière fois, le Christ monte aux cieux. Marie rend grâce à Dieu et ajoute :

*O fleur du scin de Dieu le Père,
Et de moi, mère vierge, fils unique et premier-né,
N'oublie pas celle qui est ta servante et ta mère ;
Amène-moi au ciel, garant en étant ton corps,
Que de moi tu as pris et tu es monté au ciel ;
Afin que je me réjouisse à la vue de ta gloire,
Et que je te contemple assis sur le trône de ton Père.
Ne me laisse pas sans fin ici-bas étrangère,
Où douloureuse je suis assise dans le deuil,
Et j'ai hâte de venir auprès de toi pour toujours.*

En trois pages délicieuses, Nersès de Lampron nous montre Marie, entourée des pieuses veuves chrétiennes, assidue auprès de Pierre, de Jacques et de Jean, « les colonnes de l'Église » à Jérusalem. Elle reçoit le Saint-Esprit avec tous les apôtres le jour de la Pentecôte ; elle s'associe par ses conseils et ses encouragements aux joies et aux épreuves de l'Église naissante. Tout cela est dit d'une façon charmante, avec des détails concrets. Ainsi, lorsque, à la parole de Pierre, le boiteux de la porte du temple fut guéri, Marie *entend* la parole de Pierre, *voit* courir le boiteux et se prosterner le visage contre terre pour rendre grâce à Dieu le Père ; lorsque Etienne le Diacre rend le dernier soupir sous les coups des pierres, tandis qu'il voyait Jésus assis glorieux à la droite de Dieu, *une joie indicible s'empara de la Vierge à l'audition de cette nouvelle, car, non seulement les êtres célestes, mais encore de cette terre des pupilles puissantes furent dignes de contempler son premier-né assis dans la gloire de Dieu.*

Pierre et Paul se partagèrent l'humanité et restèrent fidèles à leur engagement, *mais seulement*, dit saint Paul, *souvenons-nous des pauvres, et pauvre était la divine Mère vierge en compagnie des veuves, qui, comme Elle,*

avaient besoin du service des apôtres, car là où son fils avait été crucifié, on lui avait donné à Elle le surnom de pauvre. Jacques frère du Seigneur et Jean le disciple bien-aimé restèrent à Jérusalem en son honneur et pour la servir ; ils se privèrent d'apostolat au dehors jusqu'au rappel de Notre Dame au ciel».

Quelle humble obéissance envers Marie de la part du troupeau du Christ, de la part de Pierre en particulier, chef de ce troupeau, en souvenir de l'obéissance du Christ lui-même à Marie sa mère. Mais Elle, la source de la mansuétude, la mère de la modestie, la perle sans tache, toujours humble, était à la peine avec eux et les encourageait dans l'œuvre évangélique ; elle consolait les affligés et lors des persécutions elle réconfortait par l'espérance de la gloire. Elle était toujours la première à la prière ; elle visitait les lieux des souffrances de son fils et y faisait constamment des tournées avec de l'encens et des lanternes ; et elle subissait beaucoup d'insultes de la part des Juifs. Ceux-ci empêchaient Marie de prier dans les lieux de souffrances du Sauveur ; ils suscitérent beaucoup de persécutions et d'ennuis à la Vierge Sainte. Mais l'autorité appartenant aux Romains et eux ne pouvant porter la main sur sa personne, ils reculaient devant leurs mauvais desseins. La Vierge Sainte resta à Jérusalem sous la garde de Jacques et de Jean jusqu'à l'instant de son passage au ciel... Mais elle n'y est pas entrée gratuitement ; elle a mené une vie mortifiée et par de multiples persécutions (qu'elle a subies), elle a participé à la croix de Jésus.

Enfin le jour du rappel est arrivé. Le panégyriste y consacre treize sur les quarante quatre petites pages de son discours total. Nersès va mettre en œuvre toutes les ressources de son talent et de sa piété pour paraphraser à sa façon le récit du Trépas de Marie attribué au

pseudo-Denys l'Aréopagite, le Cantique des Cantiques fournissant les accents de tendresse requis par les circonstances. Il est un détail curieux que n'a point relevé l'éditeur du texte, c'est que le nom du disciple de saint Paul, Titus, qui intervient dans le récit, est devenu Réthéos dans les manuscrits arméniens, par une bévue des copistes.

A un signal divin tous les apôtres arrivent à l'improviste à Jérusalem et demandent à Jean le motif de leur convocation. Jean répond que *l'invitation à Marie d'entrer au lieu du repos préparé est déjà arrivée et qu'eux sont convoqués pour honorer ce grand jour par leur présence.*

En chœur les apôtres pénètrent auprès de Marie, la saluent profondément et demandent au disciple Réthéos de prononcer le discours de circonstance en l'honneur de Marie. Beau discours plein d'émotion rappelant le mystère de l'Incarnation et l'association de Marie à la vie du Sauveur; mais le discours est plus d'une fois fictivement interrompu par d'autres. Gabriel l'archange invite Marie auprès des anges dans la Jérusalem céleste, avec les termes du Cantique des Cantiques *«Viens du Liban, ô Epouse, viens du Liban...»*. Jean murmure en versant de douces larmes: *«Mon cœur et mon corps défaillent, ô Sainte Vierge; vous m'avez été donnée comme part et mère pour toujours et moi je reste à présent loin de vous en une basse région»*. Michel (l'archange) dansait de joie et disait: *«Tu m'as ravi le cœur, ma sœur fiancée...»*. Ainsi de suite, alternativement, Saint Paul, les séraphins, saint Jacques. L'orateur d'occasion choisi par le chœur apostolique achève son discours. Tandis que les assistants s'avançaient plus près de Marie et lui offraient à présent leurs ultimes souhaits, *Elle prit entre ses mains le tableau de son portrait, l'appliqua et le serra contre son radieux visage et y déversa, avec la rosée de ses larmes, des grâces merveilleuses.* Les apôtres consolés se passent le tableau les uns aux autres et le baisent pieusement.

Les paroles rythmées et rimées se pressent sous la plume du panégyriste. J'abrège. Le ciel s'ouvre, une vive lumière inonde l'espace, la cour céleste en descend avec le Fils de la Vierge sainte; une lumière incorruptible couvre les flambeaux des apôtres, un parfum incorporel efface celui de l'encens... Le Fils glorieux est là au chevet de sa Mère et l'invite dans son domaine paternel. Marie fait signe aux apôtres que son Fils est là et dit:

«C'est la voix de mon Fils ; le voici venu en courant sur les montagnes et bondissant sur les collines ; le voici revenu dans l'intime lieu de son habitation. Mon Fils me répond et dit : Lève-toi et viens, ma Mère, ma Belle, ma Colombe, viens au domaine paternel et repose-toi dans un tabernacle magnifique. Allons, vous, collège des apôtres, vous qui êtes les demoiselles d'honneur de mes noces, introduisez-moi dans le cellier, dressez au-dessus de moi l'étendard de l'amour, soutenez-moi avec des parfums...».

Enfin après une dernière invitation adressée à sa Mère avec des termes empruntés toujours au Cantique des Cantiques, son Fils *la* prend (le pronom *la*, remplaçant le mot mère et non le mot âme), tandis que les apôtres enveloppaient *son corps* dans un linceul et le transportaient en procession dans un tombeau à Gethsémani. Le récit traditionnel des apocryphes continue: les Juifs s'émeuvent; celui qui a osé porter la main au cercueil se la voit détachée de son bras, d'autres deviennent aveugles; les apôtres les gourmandent et finalement les guérissent. Le saint corps est déposé dans le tombeau et durant trois jours les anges chantent et dansent tout autour.

Ici le panégyriste ne mentionne pas l'anecdote de l'apôtre retardataire qui oblige le collège apostolique à rouvrir le tombeau; mais il rapporte de suite que le Christ Seigneur, ayant soulevé dans les airs l'esprit de sa mère avec son corps, les emporta avec joie et allé-

gresse et les reposa dans le temple du roi céleste son Père. Après un bref éloge de ce temple céleste, c'est le défilé devant la Divine Mère de chacun des chœurs des troupes célestes avec les louanges appropriées à leurs bouches. Remarquons les derniers mots de cette catégorie : *Aujourd'hui le Chérubin rentre dans le fourreau son épée de feu et fraie le chemin, pour que la Vierge sainte puisse toucher à l'arbre de vie*. L'orateur a ménagé la transition; il peut maintenant introduire les êtres de la race humaine.

Adam voyant la ravissante grâce de sa fille dit : « Celle-ci est la mère de tous les vivants ». Ève embrasse sa fille qui mit une limite et fit reculer ses douleurs d'enfancement et sa tristesse. Abraham et Sara viennent lui donner un baiser, car en son Fils furent bénies toutes leurs descendances. Notre orateur fait défiler à la suite Moïse, David, Salomon, les prophètes Isaïe, Ezéchiel et Zacharie. Jean le fils de la Stérile vient au devant de sa parente et crie à haute voix le chant même dit par sa mère à lui : « Tu es bénie entre les femmes et béni est le fruit de tes entrailles, ô Mère de mon Seigneur, qui viens auprès de nous au ciel ».

Mais déjà notre orateur passe du jour historique du *Transitus* de Marie au jour anniversaire qu'est la fête de l'Assomption et qui rassemble toutes les créatures du ciel et de la terre dans la glorification de Marie. La prière suivante termine ce beau morceau littéraire qu'est ce panégyrique de saint Nersès de Lampron :

« O Marie, Mère qui avez engendré Dieu, douce et accueillante à ceux qui espèrent en vous ; Vous, honneur des vierges et gloire des anges, Vous seule intercédez avec audace pour l'univers ; Vous, depositaire des biens et source de miséricorde pour ceux qui avec foi sont suspendus à vos pieds sacrés ; l'assemblée ici réunie est dans l'attente et à genoux implore votre pitié ! Vous, Sainte Vierge, qui aujourd'hui fûtes placée proche de la Sainte Trinité, implorez pour l'Eglise la paix et pour nos personnes le salut ; Vous, Notre Dame, qui êtes toute audace auprès de votre Fils

unique, priez pour son troupeau racheté au prix de son sang, afin qu'Il garde au complet ses divers membres en vue de la pleine croissance de son corps : les Evêques pour guider, les prêtres pour expier, les autres ordres pour donner de l'espoir, les clercs pour éduquer, le peuple entier pour les suivre avec docilité. L'Eglise vous implore et à genoux vous supplie, condescendez et priez votre Fils unique pour la tranquillité des rois, la joie des princes, la protection des soldats, la sauvegarde des villes et la tutelle de tous ceux qui, de tout âge, s'y trouvent abrités ; afin que, par des chants unanimes et en chœur unique, nous Vous fêtions ici-bas et dans le pavillon de vos fils aînés, en vue de la gloire de la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant et toujours et pour l'éternité des éternités. Amen ».



Ce n'est pas le lieu de souligner l'importance que revêt l'apparition de pareilles productions chez un peuple pour caractériser l'évolution de sa littérature nationale ; j'ai voulu seulement signaler aux lecteurs les pensées pleines de tendresse et de doctrine, toute embaumées du lyrisme du Cantique des Cantiques, jaillies des lèvres de deux saints arméniens qui ont vécu respectivement l'un à la fin du X^e siècle, et l'autre du XI^e.

1er Mai 1954